

Madame Bovary

Claude Chabrol - 1991

Chabrol et ses fidélités à l'infidèle



Isabelle Huppert et Claude Chabrol sur le tournage de la scène du bal, 1990

Compétences mobilisées :

- Étudier le projet d'adaptation de Claude Chabrol
- Analyser la réalisation d'une adaptation fidèle
- Parcourir l'accueil clivé des critiques et lancer le débat avec les élèves

Du matériel supplémentaire (séquences, autres adaptations ou articles) peut être demandé à severine.graff@eduvaud.

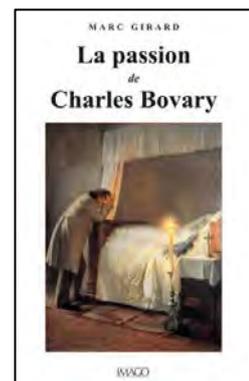
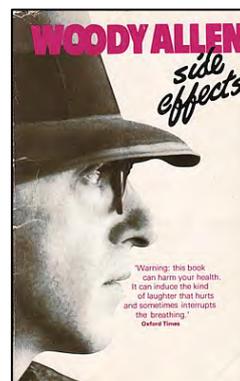
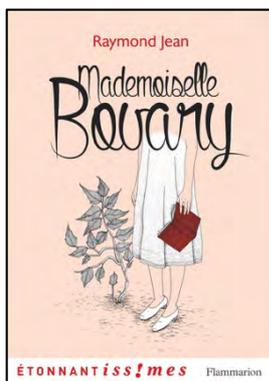
Pourquoi travailler sur l'adaptation de Chabrol ?

Réalisé en 1991, le film *Madame Bovary* est présenté par la presse d'époque comme la rencontre entre deux grands artistes français : Gustave Flaubert et Claude Chabrol, dont la carrière dans le cinéma français dure depuis près de 35 ans. Si le résultat a donné lieu à une réception critique polarisée (voir plus bas), le projet de Chabrol surprend par sa radicalité. Le cinéaste français le synthétise en ces termes : « L'idée qui a présidé à cette adaptation de *Madame Bovary*, peut-être un peu folle, est celle de faire ce film tel que Flaubert aurait pu concevoir. Il s'agit donc de *Madame Bovary* de Flaubert, rien de plus, rien de moins et si tout va bien rien de moins »¹.

Cette fiche va s'attacher à détailler son projet, souvent présenté de façon floue dans la presse. Il s'agira d'abord de situer cette adaptation par rapport au processus de réécriture de *Madame Bovary*. Nous verrons ensuite en quoi consiste cette reconstruction dite « fidèle » de l'univers flaubertien. Enfin nous passerons en revue l'accueil que la critique cinématographique réserve à cette posture de fidélité absolue.

Madame et ses réécritures

Plus une œuvre littéraire est légitimée par la critique et sa réception publique, plus son adaptation cinématographique apparaît comme délicate. Hugo, Balzac, Proust sont des « monuments » de la littérature française qui ont été relativement peu adaptés au cinéma, confirmant ainsi un statut d'« intouchables ». Une représentation cinématographique serait forcément décevante par rapport à l'œuvre originelle. Mais *Madame Bovary* de Flaubert constitue un intéressant contre-exemple. Classique parmi les classiques dans le monde francophone, le roman connaît par ailleurs depuis sa parution en 1857 une remarquable popularité dans le monde anglophone². Pourtant, cette hyper légitimation ne semble pas faire obstacle aux nombreuses réécritures de *Madame Bovary* au XXe siècle : on compte une dizaine d'adaptations cinématographiques et télévisuelles, et de nombreux prolongements littéraires ou pastiches comme *Le Secret de Charles Bovary* de Gérard Genette, *Mademoiselle Bovary* de Raymond Jean, *Contre-enquête sur la mort d'Emma Bovary* de Philippe Doumenc ou *Madame Bovary, c'est l'autre*, une nouvelle de Woody Allen. Ainsi, le roman de Flaubert a inspiré de très nombreux récits transfictionnels et adaptations. Mais la proposition de Claude Chabrol se démarque par la fidélité totale dont il se réclame.

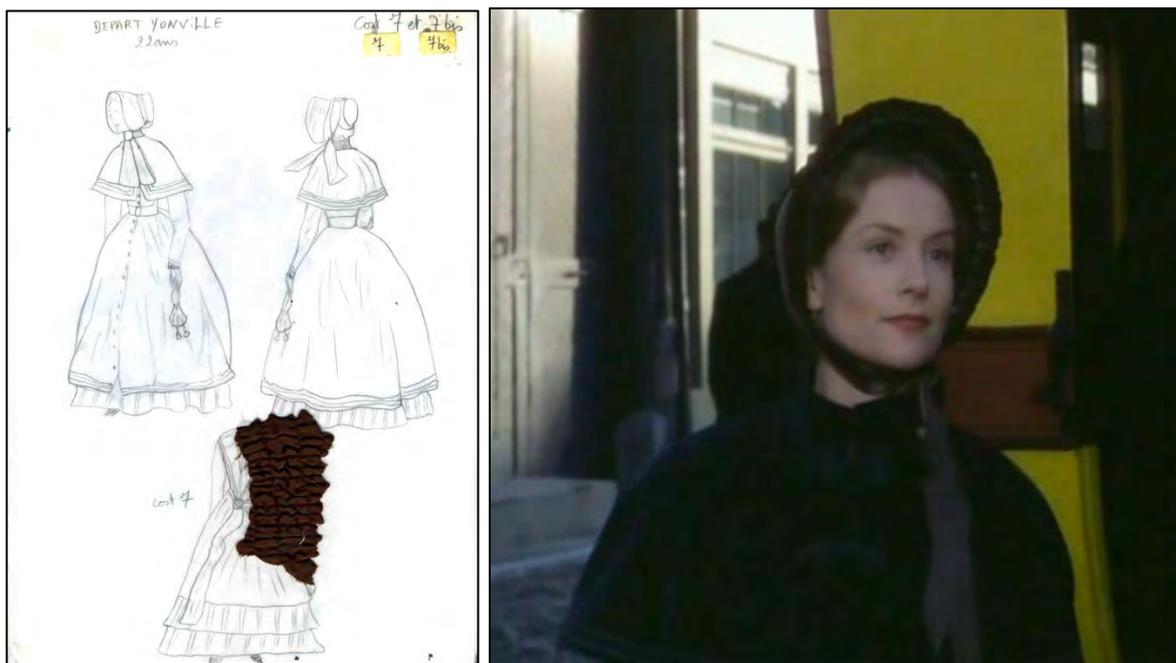


¹ Claude Chabrol dans l'émission *12/13* du 9 avril 1991.

² Josyane Savigneau, « La littérature française s'exporte-elle bien ? », *Le Monde*, 25 novembre 2014.

Reconstituer minutieusement l'univers flaubertien

Madame Bovary de Chabrol est un remarquable exemple de réalisation historique hyperréaliste, c'est-à-dire un film dont l'année diégétique se situe dans le passé et où le degré l'historicité est construit de façon extrêmement rigoureuse par le tournage. Les décors, les costumes, les accessoires ont été sélectionnés minutieusement dans un esprit d'exactitude référentielle. La reconstitution est si soignée qu'elle confine à l'obsession du détail. Tous les tournages ont lieu en décor réel (dans les villages normands de Lyons-la-Forêt et Beauvoir-en-Lyons), et certains costumes sont même réalisés avec des tissus d'époque.



Croquis des costumes de *Madame Bovary*, fonds Claude Chabrol, Cinémathèque française

Et même la scène du bal, pour laquelle l'amplitude des mouvements de valse impliquerait un tournage en studio, est tournée dans un château réel. Ce choix de la fidélité absolue au décor naturel peut sembler de prime abord être un atout, mais la séquence du bal semble au contraire souffrir du manque de place pour l'équipe. Faute d'espace, la valse entre Emma et le vicomte est cadrée de près, sans mouvements de caméra d'importance ce qui confère à la scène un aspect étriqué.



« Je l'ai tourné comme c'est écrit » : Chabrol en retrait

Peintre incisif de la société, Claude Chabrol ne pouvait manquer d'être attiré par le roman de Flaubert qui dresse un portrait sans concession de la bourgeoisie de province. Et, bien que la patte chabrolienne apporte beaucoup à cette adaptation, la posture du réalisateur a de quoi surprendre. Tout au long des nombreux entretiens qu'il accorde à la presse, Chabrol ne cesse de minimiser son rôle, comme dans cette interview au journal télévisé de *France 2* du 31 mars 1991 :

« Je vois pas comment on peut adapter *Madame Bovary* autrement qu'en étant très fidèle, d'autant plus que Flaubert dans son écriture – qui est absolument magnifique, sans doute l'une des grandes parmi les plus belles parmi la langue française – c'est une écriture de scénariste. Tous les mouvements sont indiqués, tous les sons sont indiqués. Mon seul travail finalement était de trouver quelques coupes judicieuses, quelques petits resserrements pour faire tenir ça en 2h30 ».

Il ne s'agit pas d'une simple posture d'humilité, habituelle de la part d'un cinéaste défendant l'adaptation d'un « monument » de la littérature. Le réalisateur se positionne comme un prolongement des intentions de Flaubert, dont il vante « l'esprit cinématographique » (p. 79). Cette posture, qui peut donc sembler étrangement modeste de la part d'un cinéaste aussi reconnu, consiste en réalité à se penser comme un aboutissement du projet de Flaubert.

Aussi soucieuse que soit cette adaptation, Chabrol y effectue deux choix audacieux : l'ellipse des deux premiers chapitres et le choix d'Isabelle Huppert, une actrice rousse aux yeux verts pour incarner un personnage dont les yeux et la chevelure noirs sont longuement décrits par Flaubert. Là encore, ses choix « infidèles » serait, justifie-t-il, une « fidélité » au roman :

J'ai commencé [l'écriture du scénario] par Charles entrant dans la classe [...]. Et puis là assez vite je me suis mis à réfléchir. Je me suis dit que le bouquin faisait 350 pages. Si je commence à travailler en voulant tout garder ça fait 6h de film, ce n'est pas possible. [...] Dès les premiers jours j'ai recherché ce que j'allais couper radicalement. Pour cela je suis parti du principe que *Madame Bovary*, c'est avant tout l'histoire d'Emma. [...]

J'étais obsédé par ce roman depuis presque toujours mais depuis que je fais des films, je m'étais persuadé que la chose était radicalement impossible, que je n'aurai jamais le culot. Ce qui a fait le déclic, c'est d'abord et avant tout la présence d'Isabelle [Huppert]. Mon travail avec elle m'avait petit à petit convaincu qu'elle était l'incarnation idéale d'Emma. Elle n'a pas de lecture, pas d'interprétation du personnage : elle est le texte à fleur de peau. Disons qu'elle m'a donné l'impression d'être Emma.

Une réception critique clivée

La sortie du film divise profondément la critique, et le débat est alimenté par l'énorme succès public en salles. L'influent critique du *Monde*, Jacques Siclier applaudit un film « admirable »³, fruit « d'une belle humilité chez le cinéaste, mais encore d'une parfaite adéquation de sa vision à la substance littéraire du roman ». Ce critique adhère à la posture construite par Chabrol, qui se pensait en révélateur de Flaubert : « Claude Chabrol montre Emma telle que Flaubert l'a " vue ", ressentie au fond de lui-même et créée dans son roman. Sans lyrisme ». Une partie de la presse française applaudit ce film, non comme une nouvelle lecture du roman, mais comme une nouvelle étape cinématographique du projet flaubertien.

Mais la puissance de la fidélité ne convainc pas tout le monde, à l'instar d'Annie Coppermann pour les *Échos* :

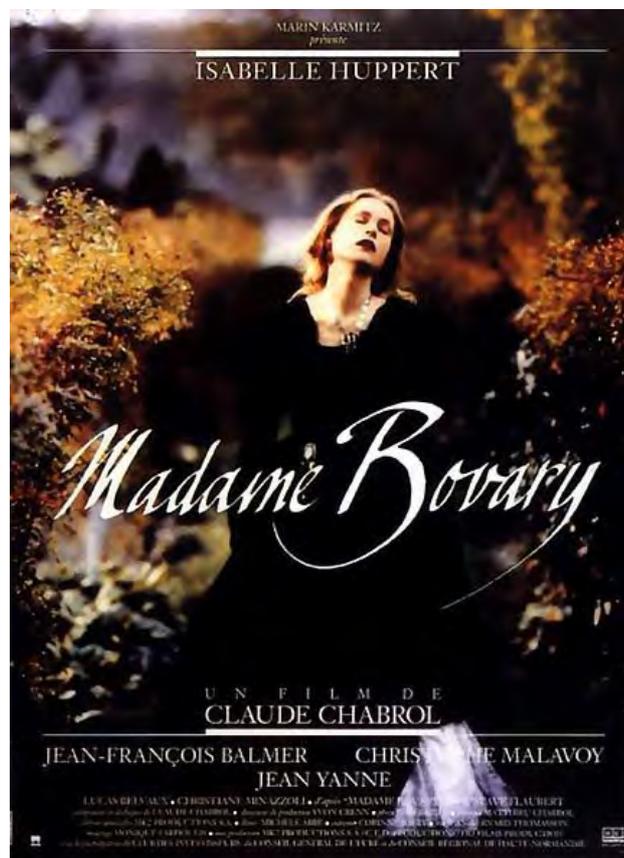
³ Jacques Siclier, « Isabelle Bovary/ Isabelle Huppert est l'interprète idéale d'un grand film inspiré par Flaubert », *Le Monde*, 3 avril 1991.

« [On] constate dans la fidèle adaptation une... quasi-absence de toute personnalité. Chabrol a gommé la sienne, Chabrol le provocateur, l'observateur lucide et grinçant des hypocrisies bourgeoises, des drames conjugaux, des pesanteurs provinciales, s'efface ici derrière le colombage d'une maison (le film a été tourné à Lyons-la-Forêt, Rouen et Versailles), le chardon qui s'accroche à une robe de mariage, le juponage d'une table, et son film, qui respire l'ennui comme il sied - n'est-ce pas l'une des composantes du livre - en devient tout académique... »⁴

L'ennui face au film, un certain sentiment de médiocrité, de petitesse : est-ce là la preuve de l'échec du projet ou au contraire l'acte de bravoure d'un cinéaste génial, qui a su transmettre par le cinéma l'une des essences du roman de Flaubert ? Luc Arbona pour les *Inrocks* a tranché :

« Le cinéaste ne propose au final qu'une lecture impersonnelle et distante. A plat ventre devant le chef-d'œuvre, il s'obstine à tout vouloir mettre dans le film. Les petites phrases, les traits d'esprits, les personnages clés, les scènes d'anthologie, tout est taillé au même format pour que ça rentre au forceps dans cette malle bourrée à craquer. [...] L'adaptation d'un classique de la littérature à l'écran exige un choix, des partis pris, un ton. Chabrol se contente de l'adaptation broderie du drame bourgeois »⁵.

Cette question mériterait d'être débattue avec les élèves à l'issue de la projection du 16 décembre à la Cinémathèque suisse, et l'échange d'idées serait certainement facilité en comparant différentes séquences issues des autres adaptations du roman (V. Minnelli en 1949 ou S. Barthes en 2015, fournies sur demande par Séverine Graff).



⁴ Annie Coppermann, « Fidèle mise en image », *Les Échos*, 3 avril 1991.

⁵ Luc Arbona, « Madame Bovary », *Les Inrocks*, 3 avril 1991.